

La censure est inutile quand elle n'est pas malfaisante.

A. MILLERAND

L'HEURE D'AGIR LA BUTTE DE TAHURE

entre dans l'Histoire

Commencez-vous à voir un peu plus clair dans cet imbroglio balkanique ?

Nous serions excusables de n'y rien comprendre, car après avoir bien embrouillé tous les fils, nos fins politiques ont mis soigneusement l'écheveau sous le boisseau. Après quoi ils se sont dit : « La question d'Orient est réglée chez nous, puisque chez nous personne n'en parle plus. »

Le malheur est que la question d'Orient ne se règle pas chez nous, mais bien en Orient, et qu'on a beau nous cacher les événements, ça ne les empêche pas de se produire.

Alors, il arrive ce que vous voyez : après une période de stagnation et de silence, la vérité se fait jour, malgré tous les efforts pour l'étouffer, et c'est une consternation générale. Les journaux, qui n'avaient jusqu'à présent que le droit d'imprimer l'éloge de M. Delcassé et de sa diplomatie, arborent en première page des titres effarants : « Un coup de théâtre... Un coup d'Etat... Un coup de tonnerre... Le drame balkanique... »

Sous ces coups redoublés, l'opinion publique, que l'on a négligé de tenir au courant, s'émeut, s'alarme, s'enfure. « Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qu'on a fait ? »

On a fait tout ce qu'il fallait pour l'affoler, et il est fort heureux, mais bien extraordinaire, qu'on n'y ait pas encore réussi. Il faut, en vérité, que nos Français aient la tête aussi solide que le cœur.

La situation d'ailleurs n'a rien de critique, si les décisions nécessaires sont prises en temps opportun ; et peut-être n'aurions-nous pas tant attendu pour les prendre, si nous avions commencé par distinguer un peu mieux notre droite de notre gauche et l'Orient de l'Occident.

Car le premier tort de notre diplomatie à longue échéance et à courte vue, c'est d'aborder obstinément les affaires d'Orient avec une mentalité occidentale. Nous nous représentons trop ces peuples balkaniques comme ceux que nous avons l'habitude de fréquenter, ceux à qui des siècles d'histoire ont modelé une figure physique, un tempérament ethnique, une personnalité morale : nous leur prêtons naïvement nos principes, nos idées, nos sentiments, nos préjugés, nos scrupules, et quand nous découvrons tout-à-coup que chez eux et chez nous les règles du jeu ne sont pas les mêmes, nous en éprouvons toujours la même stupeur et la même indignation comique.

Combien de fois nous faudra-t-il recommencer ces expériences pour nous rendre mieux compte que nous sommes ici en présence d'une humanité rudimentaire, qui se cherche encore et que nous allons peut-être aider à se trouver, mais qui n'est pas encore parvenue à notre degré de civilisation ? Ne parlez pas à ces peuples en formation de servir la cause du droit et de l'idéalisme contre la barbarie germanique : ils sont eux-mêmes trop près de la barbarie pour en sentir le péril. Ne perdez pas votre temps à rappeler aux uns ce qu'ils doivent à la Russie, aux autres ce qu'ils doivent à la France : les mots de reconnaissance ou d'ingratitudine n'ont pour eux nul sens. Tous ne voient que leur intérêt immédiat, et cet intérêt paraît clair. D'un côté, des menaces précises ; de l'autre, des promesses lointaines. D'un côté, deux solides armées prêtes à entrer en campagne ; de l'autre, une poignée d'hommes attendant des renforts problématiques. Entre les deux, qui donc hésiterait, même en Occident ?

Il est grand temps que les alliés rétablissent l'équilibre, et ne recommandent pas ces fautes de la Guerre de Sept Ans, qui, au dire de Napoléon, firent tout le succès de Frédéric. Il est grand temps qu'ils s'accordent à reconnaître l'importance du nouveau front où doivent se dérouler les opérations décisives. Car la guerre n'est pas seulement entre l'Allemagne et la France, non plus qu'entre l'Italie et l'Autriche, ou entre la Russie et les Empires du Centre : la guerre est entre la moitié de l'Europe et l'autre moitié ; si chacune des nations aux prises ne voit que ses frontières à défendre, son particularisme retardera ou compromet la victoire.

La guerre a commencé dans les Balkans : c'est là qu'elle doit finir. Et elle ne finira comme elle doit, par l'écrasement des Barbares, que si tous les alliés savent faire à temps et avec ensemble tous les efforts et les sacrifices indispensables.

Gustave Téry

L'ŒUVRE

14, Rue Dreux

Téléphone : GUT. 32-71, BERG. 48-11

Apt's minuit : GUT. 59-45

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

FAIRE LE POINT

C'est la bonne coutume des navigateurs : chaque jour se rendre compte des progrès de la marche du bâtimen

Le public devrait bien imiter les marins. Une constatation exacte est cent fois préférable à une impression.

Ah ! la triste mentalité que celle du monsieur qui, après la lecture des nouvelles, se demande chaque matin ou chaque soir : « Dois-je être optimiste ou pessimiste aujourd'hui ? »

Calmez-vous et domptez vos nerfs. Ouvrez les yeux.

M.

Ca ne va pas dans les Balkans, dites-vous ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Et pour commencer, voulez-vous que nous laissons les Balkans tranquilles ?

Jetez donc les yeux sur le front oriental. Vous avez accepté avec philosophie la retraite russe. Et pourtant, elle était assez inquiétante cette reculade de nos alliés, obligés de céder le terrain à l'envahisseur, en ruinant tout, en brûlant tout, en abandonnant dans la misère tous ceux de leurs sujets qui ne pouvaient se retirer avec les armes.

On disait : « C'est une nécessité stratégique » et l'on fermait les yeux sur le désastre.

Aujourd'hui, la retraite a pris fin. Les Russes tiennent bon partout ; par endroits, ils repoussent l'adversaire. Ils ont mis à mal les Autrichiens. La fameuse mis à mal les Autrichiens. Point de démission allemande sur le front oriental.

Regardez, maintenant, du côté de l'Occident. Les Anglais ne sont pas à Lens et nous ne sommes pas à Vouziers. C'est une affaire entendue. Mais nous avons avancé et causé à l'ennemi un dommage si cruel qu'il n'est pas encore revenu de sa surprise. Le kaiser s'est rendu précipitamment en Champagne pour juger des dégâts. Il a dû méditer une revanche immédiate. L'a-t-il prise ? Ses troupes sont-elles sur le point de marcher sur Paris et sur Calais, véritables objectifs de sa stratégie ? Loin de là. Non. C'est nous qui prenons Tahure.

Sur notre front, l'Allemand canonne et bombarde. Il n'avance pas.

Cherchera-t-il à nous refouler ? Ce n'est pas évident et le major Morath, l'un des écrivains militaires les plus écoutés de l'autre côté du Rhin, estime que ce n'est pas de notre côté que son kaiser trouvera la solution de l'insoluble problème que ses stratégies s'évertuent à résoudre.

Que dit Morath ?

D'abord, il enregistre, sans la contester, la défaite de ses compatriotes sur notre territoire :

Il n'est pas convenable d'écrire déjà des considérations militaires sur les batailles de Champagne et d'Artois. Les communiqués français et anglais ne paraissent pas s'éloigner beaucoup de la vérité.

Et il dit également :

« Notre commandement militaire s'est résolu à continuer la poursuite de l'armée russe. Au point de vue militaire, cette résolution est irréprochable. Mais elle ne permet pas d'engager les armées allemandes dans l'ouest. »

Ces précieux aveux une fois enregistrés, il est bien probable que ce n'est pas dans les Balkans que nos adversaires déverseront le trop-plein de leurs effectifs.

D'ailleurs, il n'y a pas de trop-plein. Il y a ce qu'il faut, juste ce qu'il faut. Méditez l'histoire des emprunts à Mac-kenzen.

C'est parce qu'ils ne peuvent pas opérer eux-mêmes dans la péninsule orientale que les Allemands embauchent les Bulgares. Ils les prennent à leur solde, quitté à faire payer la solde aujourd'hui par les Turcs, demain par les Serbes et les Grecs, si nous succombions dans la vallée du Vardar.

Car les Grecs ont beau faire mille si-magrées, notre défaite à Salonique lirerait cette ville aux Bulgares et le roi Constantin pourraient dire un éternel adieu aux conquêtes de 1912 et de 1913.

Voilà pourquoi, tôt ou tard, qu'on le veuille ou non, les armées de Constantin s'engageront à nos côtés, derrière nous. Nous nous battons pour les Serbes, mais la défaite des Alliés serait la ruine de la Grèce.

Ces idées sont assez claires pour triompher à Athènes finalement.

Aujourd'hui, certes, l'Allemagne y combat les idées claires avec des gaz aveuglants. Il faut laisser la brise dissiper ces nuées pernicieuses.

En attendant, préparons-nous, manœuvrons en Macédoine. Le reste ne tardera pas à venir par surcroît.

Abel Servien

LA CRISE BALKANIQUE

Le ministère grec est constitué

Il est favorable à la Quadruple Entente

Athènes, 7 octobre. — Le nouveau cabinet est ainsi constitué :

M. Zaimis, président du conseil, ministre des affaires étrangères ;

M. Gounaris, ministre de l'intérieur ;

M. Dragounis, ministre des finances ;

M. Rhallys, ministre de la justice et des communications ;

M. Théotokis, ministre de l'instruction publique et de l'économie nationale ;

Le général Yanakidis, ministre de la guerre ;

L'amiral Countouriotis, ministre de la marine.

Le nouveau cabinet comprend donc cinq anciens présidents du conseil.

Le fait que M. Zaimis prend le portefeuille des affaires étrangères est caractéristique, car M. Zaimis est le seul parmi les anciens présidents du conseil qui n'a pas pris parti contre la Quadruple Entente. Il est celui dont les idées représentent le mieux la neutralité absolue.

Le gouvernement se présentera lundi devant la Chambre. Il fera des déclarations sur sa politique générale, mais évitera toute allusion au traité d'alliance gréco-serbe.

L'attitude du parti de M. Venizelos dépendra des déclarations gouvernementales ; il est probable cependant que le parti ne refusera pas au cabinet un vote de confiance provisoire.

La constitution du nouveau ministère est considérée comme la meilleure solution possible de la crise dans les circonstances difficiles actuelles.

Les intrigues germano-bulgares en Albanie

Athènes, 6 octobre. — On mandate Du-razzo que de nombreux émissaires bulgares et autrichiens parcourent actuellement les régions albanaises de l'intérieur, où ils s'efforcent d'amener la constitution de bandes destinées à attaquer la Serbie. Ils seraient abondamment pourvus d'argent et annonceraient la fin prochaine de la Serbie, annihilée par les armées alliées des Austro-Allemands et de la Bulgarie, et le retour du prince de Wied à la tête d'une grande armée allemande.

Plusieurs de ces agents ont été étrivés par les chefs des villages à Essad pacha, qui leur a fait savoir son intention de réprimer sans merci leur propagande, ainsi que toute tentative d'agression contre la Serbie.

L'accord germano-bulgare

Le journal bulgare *Kambana*, organe de propagande allemande, indique les principales clauses de l'accord conclu entre l'Allemagne et la Bulgarie.

Il en ressort que la Bulgarie doit mettre à la disposition des armées allemandes son réseau de chemins de fer et parer à tous leurs besoins. Elle devra attaquer la Serbie pendant qu'une force allemande de 65.000 hommes l'attaquera par le nord.

En cas d'intervention roumaine, l'Allemagne serait tenue d'envoyer contre la Roumanie une nouvelle force de 300.000 hommes.

La Bulgarie recevrait comme prix de son concours la Macédoine bulgare, et serbe ; elle sera aussi laissée libre de régler dans l'avenir ses comptes avec la Grèce.

Les orantes allemandes

La *Gazette de Francfort* considère comme possible que tout comme en Italie l'attitude de la population fasse triompher la politique de la majorité parlementaire et dit que cela dépendra de l'attitude personnelle de M. Venizelos. « Si celui-ci se place à la tête d'un mouvement contre le roi, la tentative a chance de réussir. »

La Gazette de Francfort ajoute :

« L'Allemagne accueillera avec bienveillance la nouvelle de la neutralité grecque, mais, même si la Grèce ne demeurerait pas neutre, nous et nos amis sommes prêts. »

Les Communiqués

15 heures.

L'ennemi a violemment bombardé, au cours de la nuit, tout notre front au nord de la Scarpe.

Il a tenté quatre contre-attaques successives contre les positions récemment conquises par nous dans les bois à l'ouest du chemin de Souchez à Angres.

IL A ETE COMPLÈTEMENT REPOUSSE.

Bombardement intense et réciproque au sud de la Somme, dans les secteurs d'An-drechy, Dancourt, Canny-sur-Matz, ainsi qu'au nord de l'Aisne, dans la région de Tracy-le-Val et du bois Saint-Mard.

En Champagne, les Allemands ont prononcé au cours de la journée deux contre-attaques contre nos positions à l'ouest de la ferme Narinin. ELLES ONT ETE TOU-TES DEUX REPOUSSEES. L'ENNEMI A SUBI DES PERTES SERIEUSES.

Combats à coups de bombes et de grenades en Argonne à la Fille-Morte et à la Haute-Chevauchée.

L'ennemi a dirigé sur différents points du front de Lorraine, notamment près d'Ar-raucourt, de Bures, au nord de Reillon et au nord-est de Badonviller une forte canonade à laquelle nous avons efficacement riposté.

Dans les Vosges, nous avons dispersé une forte reconnaissance allemande qui se portait à l'attaque d'un de nos postes à l'est de la vallée de Sondernach.

Un de nos avions a mitraillé cet après-midi, en Champagne, un ballon captif allemand qui est tombé en flammes dans les lignes ennemis.

Montrez « L'Œuvre » à votre voisin

LES BOCHES A PARIS

Evec nos vieilles boîtes à sardines, les Boches fabriquent des balles qu'ils nous renvoient grâce à la Société « française » Goldschmidt et Cie de Paris.

Les ménagères se sont-elles jamais demandé ce qu'il advenait des boîtes en fer blanc qu'elles jettaient aux ordures quand les conserves qu'elles contenait sont consommées ?

Elles avaient entendu dire, et elles pouvaient croire, que ces résidus servaient aux ingénieurs et modestes inventeurs pour fabriquer des jouets qu'on admire à l'étagage des baraques du jour de l'an.

Elles se trompaient. S'il en fut ainsi autrefois, tout est changé depuis quelques années. Les chiffonniers se sont vu offrir des prix plus avantageux pour donner la préférence à une grande maison qui mit les petits fabricants dans sa poche.

Il s'agit de la Société française des Etablissements Goldschmidt et Cie, 18, cité Malesherbes, dont il a bien fallu mettre sous séquestre les intérêts allemands.

A quelles fins cette maison bien « française » draine-t-elle toute la vieille ferblanterie et rasile-t-elle également les déchets dans les diverses fabriques de boîtes à conserves du pays, au point d'en réunir treize mille tonnes par an, en France seulement ?

Nos alliés anglais, russes et italiens participent d'ailleurs très largement dans la fourniture des 80.000 tonnes de rognures qui parviennent à l'usine.

Cette usine est située à Essen, à proximité des usines Krupp dans lesquelles M. Goldschmidt n'aurait pas seulement des intérêts de fournisseur.

La préparation que subissent boîtes et déchets consiste en ceci. La soudure en étain est mise à part, rendue liquide, coulée en lingots et vendue à son prix. Le fer-blanc, devenu de la vulgaire toile noire, est livré en stock à la maison Krupp qui le passe au four Martin pour en faire du fer... et des balles.

Voilà comment les Allemands nous renvoient nos boîtes à sardines.

¶

Qu'est donc devenu depuis la guerre cette entreprise si « française » ?

Le lendemain de la mobilisation, la société, qui se trouvait dans l'impossibilité de rien faire parvenir en Allemagne, dénonça les contrats d'achats qu'elle avait passés avec tous les fabricants de boîtes et les intermédiaires des biffins. Cependant, de nouveaux engagements furent signés pour la durée de la guerre et les fournisseurs, qui étaient fort embarrassés de ces rognures, les expédierent de Bordeaux, de Marseille et de Nantes au magasin-dépôt de Saint-Ouen. Depuis le mois d'avril que l'emmagasinage a commencé, le stock se monte déjà à sept mille tonnes. Il augmentera encore, et cela d'autant plus facilement que la mode est à l'empaquetage en boîtes de fer-blanc.

On ne voit pas bien, dans ces conditions, l'intérêt de cette reprise des affaires, à moins qu'elle ne s'explique par le désir d'être près à renouer commerce avec l'ennemi dès que les bateaux pourront assurer un trafic qui, avant comme après la signature du traité de paix, sera toujours illicite.

On pourra dire que la maison Goldschmidt n'a plus aucun rapport avec son fondateur, — qui ne songe nullement à renier sa nationalité, d'ailleurs, — parce qu'une décision de l'assemblée générale extraordinaire du 24 juillet 1915 dit que « la Société française des Etablissements Th. Goldschmidt (Société anonyme au capital de 500.000 francs en espèces), siège social, 18, cité Malesherbes, a été supprimée et remplacée par le titre suivant : Le déchet métallique ».

Comme ces messieurs, intéressés à l'affaire, y invitent très poliment leur clientèle, L'OEuvre prend bonne note de ce changement et croit devoir en ouvrir faire observer :

1° Que le titre de société française n'a plus été reconnu suffisant pour masquer l'entreprise allemande ;

2° Que l'administrateur délégué, M. Muhn, n'a quitté son poste que pour rejoindre son régiment en Allemagne ;

3° Que M. Debacq, un des directeurs de l'usine d'Essen, qui venait tous les trois mois en France pour surveiller la marche du commerce, est également un Boche ;

4° Que M. Goldschmidt, qui fabrique avec nos matières premières du plomb pour nos soldats, est aussi le fabricant d'une arme bien allemande : les pastilles incendiaires.

Informations parlementaires

La médaille commémorative

Un projet de loi gouvernemental prévoit l'attribution de la médaille commémorative, dès maintenant, aux blessés.

Plusieurs amendements ont été déposés pour compléter ce projet.

L'hygiène aux armées

A plusieurs reprises, la commission de l'hygiène avait réclamé que tous les trains sanitaires fussent à intercommunications.

Elle a constaté que nombre de ces trains n'avaient pas été modifiés. Elle a insisté, hier, à nouveau auprès du sous-secrétaire d'Etat du service de santé sur la nécessité d'aménager tous les trains.

La commission a examiné en outre plusieurs rapports relatifs à la protection contre les gaz asphyxiants.

Hors-d'œuvre

Féminisme.

PENDANT QU'ILS SE BATTENT

Parmi les hommes (parmi les civils) il y a malheureusement trop de pessimistes, parce qu'il y a beaucoup de désœuvres : le pessimisme est la forme de la neurasthénie pendant la guerre, et la neurasthénie sévit seulement parmi les oisifs. Quand on est immobile, n'est-ce pas ? on a la sensation que ça n'avance pas ; alors on se met en rond et on dit des bêtises.

Les femmes, au contraire, sont complètement réfractaires au pessimisme. Depuis la guerre, il n'y a plus d'oisives parmi les femmes. Toutes les femmes sont très occupées ; toutes les femmes se dévouent ; toutes les femmes sont emportées par l'élan... Et alors, comme les poètes, elles sentent que ça avance.

Ce sont les femmes des faubourgs qu'il faut entendre, à l'heure où, dans la cour de la mairie, elles attendent le paiement de leur allocation... C'est le seul moment où elles aient le temps de bavarder. Elles ont une confiance instinctive, merveilleuse, une confiance qui ne s'apporte ni sur des raisonnements ni sur des boniments. Elles ne lisent pas le communiqué (qu'est-ce que ça leur fiche, le communiqué ?) Elle savent qu'il y a un gagner... Ce sentiment-là s'appelle la foi.

Dame, quand il s'agit de « leur poilu » elles sont susceptibles ; elles sont combatives à l'excès.

J'ai assisté plusieurs fois à des discussions entre deux jeunes femmes qui, chacune, voulait avoir « le plus costaud ».

— Mon mari a reçu une balle dans la Somme.

— Le mien en a reçu une dans l'apophyse acromion.

— Le mien a tué six Boches.

— Le mien en a tué douze.

L'autre jour, à court de surenchères, elles se sont prises aux cheveux en l'honneur de leurs poils.

Et malgré l'infraction à l'union sacrée, j'ai trouvé ça très gentil.

ZETTE

C'est bon signe

La vie reprend à Paris. On recommence à faire des tranchées dans les rues ; les taxis ne peuvent plus circuler le soir sans se perdre corps et biens dans un précipice ; et un piéton, sur un parcours nocturne d'un kilomètre effectué dans n'importe quel quartier, peut choir dans une douzaine de trous différents.

Peu à peu, notre ville reprend sa physionomie d'avant la guerre.

Pour Cornille

L'assassin de Jean Jaurès, pour occuper ses loisirs, en attendant l'heure de comparaître devant ses juges, lit dans sa cellule les œuvres de Cornille.

Ces goûts littéraires semblent extravagants à la Bataille Syndicaliste, qui s'exprime ainsi :

« Ces lectures nous indiquent les dispositions d'esprit de ce déséquilibré, et on ne saurait s'en étonner... »

Galanterie

La Gazette de Cologne annonce que des poursuites seront exercées contre les dames allemandes qui, sans autorisation de la Commandantur, porteront des bracelets fabriqués avec des anneaux de conduite d'obus.

Ces bracelets ne seront autorisés que contre remise à l'Etat d'un poids égal de métal pouvant remplacer le cuivre des anneaux de direction.

Et la Gazette de Cologne énumère gravement les objets de métal qui pourront être livrés à l'Etat dans cette intention : vieilles poignées de portes, robinets, lampes, ustensiles de cuisine et pièces de vêtements.

D'où il résulte que les cuisinières allemandes seront particulièrement bien placées pour se parer des bijoux guerriers offerts par les galants soldats boches.

Nettoyage

M. de Gallaud, maire d'Alger, a pris l'arrêté suivant :

ARTICLE PREMIER. — Toute publicité en faveur des maisons de commerce de nationalité ennemis par annonces, affiches, placards apposés sur la voie publique ou dans les lieux publics ou par une exposition de marchandises marquées, pouvant être vues du dehors, est interdite sur le territoire de la commune d'Alger.

Sur toutes les routes du département de la Seine nous continuons à voir les panneaux-réclames de la lampe Osram et du Pneu Continental. Et, à Paris même, on trouve encore, sans les chercher, des affiches du chocolat Suchard.

Eh ! Pas de blagues !

Jean Drault demandait l'autre jour qu'un internat à Paris quelques prisonniers boches haut gradés, de telle façon qu'en cas de visite de zappelins et de

pluie de bombes ils puissent en prendre pour leur grade.

Un de nos lecteurs nous écrit pour protester et met en avant d'excellentes raisons :

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

Quelque chose de changé ?...

*La revue socialiste allemande *Neue Zeit* estime qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne.*

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

Quelque chose de changé ?...

*La revue socialiste allemande *Neue Zeit* estime qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne.*

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers boches à demeure, vous verrez qu'on leur donnera bientôt un libre permis de séjour avec les priviléges attachés à leur grade ; et quand nous les rencontrerons sur le trottoir, nous serons obligés de descendre sur la chaussée. »

« Si on accepte à Paris des prisonniers

"L'Œuvre" Économique

Le nerf de la guerre

La valeur guerrière des soldats d'une nation est un facteur considérable du succès, mais il n'est décisif que lorsqu'il est soutenu et alimenté au moyen du matériel indispensable à son action. Si l'on fait beaucoup d'hommes courageux, intrépides, il faut aussi beaucoup d'or pour satisfaire aux besoins des armées et à ceux de la population civile. L'or est le nerf de la guerre.

Il y a donc lieu de mobiliser toutes les ressources du pays.

C'est la somme des richesses particulières qui fait la fortune d'un Etat et celui-ci a le droit d'en disposer pour sa sauvegarde et son salut. Ce droit a comme corollaire le devoir de tous les riches de sacrifier à l'Etat ou de mettre à sa disposition l'or nécessaire au salut public.

Il y a deux manières pour un Etat de se procurer l'or nécessaire à la défense nationale : l'impôt et l'emprunt.

Le gouvernement français n'a pas cru devoir, jusqu'à ce jour, augmenter les taxes directes ni indirectes. Les premières avaient d'ailleurs été tellement majorées dans les prévisions de l'impôt foncier de 1915 que, même sans la guerre, elles auraient donné lieu à de graves mécomptes.

Il est d'ailleurs assez difficile de demander des ressources à l'impôt lorsque la grande majorité des contribuables est sous les armes face à l'ennemi. C'est donc par l'emprunt, sous forme de bons et d'obligations de la défense nationale, que le gouvernement s'est procuré les ressources énormes dont il a besoin pour faire face aux charges écrasantes de l'état de guerre.

Ces ressources sont insuffisantes, puisque, de concert avec l'Angleterre, la France émet un emprunt aux Etats-Unis d'Amérique.

Mais l'Angleterre vient de donner, en matière de politique financière, un exemple d'une hardiesse étonnante en augmentant de 50 % l'impôt sur le revenu ou *income tax*, et en taxant les bénéfices des usines travaillant pour la guerre, tandis que les impôts de consommation sur les thés, aliment populaire, n'ont subi qu'une légère augmentation.

On n'aura jamais le courage, en France, d'imiter cet exemple.

Les dépenses mensuelles atteignent à présent et dépassent sans doute deux milliards et demi.

Il n'est cependant personne qui ne soit témoin des abus, du gaspillage des finances. C'est la guerre ! Les uns ne patient pas, les autres profitent. Mais parmi ceux que la guerre entretenait, que d'emplois inutiles, que de sinécures occupées soit par des incapables à faire campagne, soit par des embusqués ! On économiserait bien des millions par mois, en utilisant à l'arrière les officiers, sous-officiers blessés et en renvoyant dans leurs foyers les vieillards impotents qui touchent des soldes d'officiers en activité.

On pourrait supprimer les automobiles des ronds de cuir, des officiers et de leurs familles ; on pourrait exercer un contrôle sérieux sur les dépenses de toute nature, sans parler des frais de déplacement abusifs. Mais l'entre peut-être dans le domaine de la politique et il faut s'en abstenir dans une chronique économique.

S'il est défendu d'écrire, il ne peut être délicité aucun moyen d'empêcher de parler. Moins on écrit, plus on parle, parce que la presse n'a pas le moyen de mettre au point les exagérations des conversations du public. On s'apercevra tôt ou tard que cette compression est dangereuse.

AUX HALLES

Notre première visite aux Halles, racontée dans le numéro du 24 septembre dernier de *L'Œuvre*, a obtenu un succès assez flatteur. Le boucher que nous avons signalé comme ayant vendu, un jour, des langoustes à un bon marché exceptionnel, a dû regretter, le jour de la publication de notre article, de ne s'être pas transformé en marchand de poisson.

Tout le monde est venu lui demander de la marée. Il est vrai qu'il avait commis l'imprudence d'afficher le numéro de *L'Œuvre* sur sa devanture !

Il n'a pas, en tout cas, laissé partir les mains vides la plupart de ses visiteurs.

Ses aloyaux et ses côtelettes ont remplacé, ce jour-là, sur bien des tables, le cardinal des mers.

Partout, les bouchers déconseillent, d'ailleurs, « de se mettre au poisson ».

« Du poisson, par le temps qui court ! Vous plaisez. C'est hors de prix ! On se plaint de la cherté de la viande ? Elle est pour rien, en comparaison du poisson. Ce n'est pas que la pêche chôme, mais les chalutiers sont réquisitionnés pour la pêche au sous-marin, avec de gros filets d'acier. C'est pas que ça soit inutile. Mais une tranche de sous-marin à la sauce capre, croyez-moi, ça n'est pas profitant... »

Je me demande d'ailleurs si les bouchers n'exagèrent pas. Ils prêchent

très vivement la main-d'œuvre française,

pour leurs saints, c'est entendu ! C'est leur intérêt qu'on mange plus de viande que de poisson. Mais de l'enquête que j'ai faite il résulte qu'on trouve de la barbe à trois francs le kilo ; du bar au même prix ; du colin à 1,75 ; de la crevette grise à 1,50 ; de la raie à 1 fr. ; des limandes à 1,50, ce qui est tout de même d'un prix abordable.

On m'a écrit plusieurs lettres au sujet de mon dernier « Tour aux Halles ».

Elles émanent de maîtresses de maison, et s'accordent en général sur ce point :

« Si j'envoie ma cuisinière aux Halles, monsieur, j'aurai à supporter, outre les frais de métro, relativement faibles, le coup de l'amse du panier. Si j'y vais moi-même, on augmentera les prix parce que je suis « une dame ». Je répugne à me mettre en souillon, à me déguiser, pour aller aux provisions. Et puis, je redoute d'entrer en relations avec ces dames de la Halle. Je ne les connais jusqu'à présent que par la *Fille de Mme Angot*, et il y a un couplet célèbre qui les présente sous un jour peu flatteur. »

Je me hâte de rassurer les lectrices de *L'Œuvre* sur ce point. Evidemment, les Halles n'ont point encore remplacé les Acacias, mais on y rencontre beaucoup de vieux messieurs très chics, les uns allant jusqu'à porter monocle, et des dames en jupe courte, à talons hauts, coiffées de feutres un peu rigides cocardés d'une simple fleur, qu'on m'a affirmé être le chapeau dernier cri. Célimène fait son marché elle-même. La guerre lui a appris qu'un sou était un sou alors qu'il y a quatorze mois, elle ignorait qu'un louis valait vingt francs.

Le vieux monsieur chic a passé par la même école. Il a appris à marchander une sole, et il s'en tire très bien. La dame élégante connaît le coin des belles côtelettes à quarante centimes. Et Mesdames de la Halle les connaissent, les appellent, disent au vieux monsieur : « Mon mignon », et à la dame aux talons hauts : « Ma chérie ».

Ça se passe en famille. Le monsieur met sa sole dans la poche intérieure de son pardessus, et il a droit à deux papiers pour l'envelopper, — pourtant le papier a si « renchéri », lui aussi.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie... C'est la guerre.

La dame aux talons hauts est pourvue d'un sac de papier immense dans lequel la marchande enfouit salades, poireaux, carottes, choux.

— Comme ça ajoute-t-elle, vous aurez l'air d'avoir acheté des coupons. Et puis, attention aux tronçons de choux ! Avec vos talons, vous allez glisser et vous flanquer par terre.

Des porteurs, forts de la Halle, livraisons de viande, on ne redoute plus le contact : ils sont tous en uniformes... de fantaisie

NOUVELLES DE LA DERNIÈRE HEURE DANS LES BALKANS

Le débarquement à Salonique

Des dispositions avaient été prises pour le débarquement simultané des troupes anglaises et françaises à Salonique. Les événements en ont toutefois décidé autrement, et ce sont les Français qui ont atteint le port et ont débarqué les premiers.

Les troupes ont mis pied à terre hors de la ville, dans un ordre parfait, et aucun soldat français, en exécution des ordres reçus, n'est entré dans Salonique même.

Les troupes anglaises ont commencé également à débarquer mardi.

Rupture entre l'Italie et la Bulgarie

Rome, 7 octobre. — Le ministre des Affaires étrangères a remis aujourd'hui ses passeports au ministre de Bulgarie à Rome.

L'Allemagne proteste à Athènes

Genève, 7 octobre. — On mandate de Berlin que le gouvernement allemand a protesté à Athènes contre la permission donnée aux troupes franco-anglaises de débarquer à Salonique, permission qui serait en contradiction avec la neutralité proclamée en début de la guerre par la Grèce.

Le gouvernement grec n'a pas encore répondu aux représentations allemandes.

Le rôle du ministre d'Allemagne

On assure qu'immédiatement après les déclarations faites par M. Venizelos à la Chambre, le ministre d'Allemagne à Athènes fit visite au roi Constantin. C'est à l'issue de cette visite que le souverain fit appeler le président du conseil et eut avec lui un entretien qui se termina par l'offre de démission de M. Venizelos.

L'Union sacrée en Bulgarie

Genève, 7 octobre. — On mandate de Sofia :

« Les chefs socialistes bulgares ont assuré le gouvernement qu'en raison de la gravité des circonstances, ils ne lui susciteront aucun ennui. »

Une proclamation de la reine Sophie

Rome, 7 octobre. — La reine de Grèce a fait publier ce matin une proclamation qui commence ainsi :

« Le roi et la patrie appellent les Hellènes à la défense du sol national. »

Et la sœur de Guillaume II exhorte les femmes grecques à secourir par tous les moyens les familles des mobilisés.

La presse anglaise et la situation dans les Balkans

Londres, 7 octobre. — Le *Daily Chronicle* dit :

« Les puissances de l'Entente ont un devoir bien clair, qui est d'agir avec vigueur ; une action sûre et résolue est maintenant nécessaire. Les alliés doivent montrer dans les Balkans, sans équivoque possible, qu'il faut compter avec eux. Des forces imposantes devraient être débarquées sans délai à Salonique : une forte escadre accompagnerait les transports. Et nous ne sommes pas certains qu'une visite amicale d'une autre escadre dans d'autres eaux grecques ne vaille pas la peine d'être faite. »

Les *Daily News* disent, de leur côté :

« Le devoir des alliés est de faire tout leur possible pour mettre fin, le plus vite possible, à une situation intolérable pour la Grèce, pour la Serbie et pour eux-mêmes. Un moyen très net consiste à porter au maximum et rapidement l'armée déjà débarquée à Salonique. »

Le *Daily Mail* :

« Il est de la plus grande importance que notre action militaire soit ferme et vigoureuse. Des renforts énormes à nos effectifs sont absolument nécessaires. »

« L'heure sombre où le gouvernement doit rompre le silence et dire à la nation de combien d'hommes elle a impérieusement besoin. »

Le *Morning Post* :

« Il y a deux sortes de force que nous pouvons employer dans cette crise : la force militaire et la force navale. Si la Grèce

ce est notre alliée, servons-nous de notre armée et de notre flotte en sa faveur ; mais si la Grèce est impuissante aux mains d'une faction à défendre ses intérêts, alors aidons-la à se délivrer de cette faction avec notre armée et notre flotte. »

Opinions allemandes

Londres, 7 octobre. — Le *Lokal Anzeiger* plus prudent que la plupart des journaux allemands dans ses commentaires dit :

« Nous ne considérons pas encore comme certain que la crise a été causée une fois de plus par l'intervention personnelle du roi, qui trouvera une solution qui répondra à ses désirs. »

Ce journal fait allusion à la crise qui a précédé l'entrée de l'Italie en guerre et il pense que la phrase de la dépêche disant que le roi ne pourra pas suivre la politique de M. Venizelos jusqu'au bout, semblerait indiquer que le roi n'a pas songé ni ne songe actuellement à offrir une assistance par la force au débarquement des troupes anglo-françaises ; mais qu'il est résolu à ne pas participer à une campagne militaire dans l'intérêt de la Quadruple-Entente. Si le territoire grec est menacé, ce ne sera par aucune action hostile de la Bulgarie.

« Le maintien de la neutralité telle que Constantin l'envisage exige une mesure extraordinaire de sang-froid ; du reste, elle n'est réalisable que si le pays et le Parlement l'appuient. »

Amsterdam, 7 octobre. — Theodore Wolff, discutant de la crise grecque dans le *Berliner Tagblatt*, s'exprime ainsi :

« C'est le coup le plus formidable qui ait été porté jusqu'ici à la politique de l'Entente, qui va se trouver en face d'un grand danger. »

L'argument de l'auteur de cet article est que la France et l'Angleterre se trouvent dans l'impossibilité d'envoyer des troupes suffisantes au secours de la Serbie, escamant que M. Venizelos placerait l'armée grecque aux côtés de la Serbie.

L'auteur de l'article se demande aussi si la décision du roi Constantin n'est pas quelque peu hasardeuse en raison de la majorité des venizelistes à la Chambre ; mais il prétend toutefois qu'un mouvement révolutionnaire est improbable, car l'armée principalement les officiers sont entièrement dévoués au roi.

L'humour anglais

Genève, 7 octobre. — Interrogé par des journalistes de Salonique, le général Hamilton leur a fait la déclaration suivante :

« Je reste ici parce que le pays me plaît et que le climat est excellent. »

Le *Lokal Anzeiger*, qui publie ce propos, fulmine, n'ayant pas compris.

Appel des classes 1311 à 1303

Les hommes des classes 1311 à 1303 appartenant au service restreint et non armé qui n'ont pas encore été appelés le seront et rejoindront leur corps dans trois jours. En conséquence ils doivent se présenter au bureau de recrutement duquel ils relèvent. Il s'agit des Turcs.

Le sort des Arméniens

De la *Neue Zürcher Zeitung* :

« D'après des renseignements tirés de communications faites par la société allemande de propagande chrétienne en Orient, il ressort que non seulement la ville de Van fut le théâtre de luttes entre les Arméniens dissidents et l'armée turque, mais que les habitants furent en bute dans les campagnes à des sévices exercés par des Kurdes. »

« Les Arméniens assassinés furent jetés tantôt en pâture aux chiens, tantôt jetés dans les « amrodz » (môles de fumier). Lorsque les Russes quittèrent Van au mois d'août, ils emmenèrent avec eux les missionnaires allemands à Tiflis. »

« Dans les vilayets de l'Ouest, les déportations eurent lieu sans massacres, disent les communiqués allemands ; ce qui est

MORT DU FILS UNIQUE DE RUDYARD KIPLING

Une dépêche de Londres annonce la triste nouvelle de la mort du fils unique de Rudyard Kipling, tué sur le front. Il avait dix-huit ans.

LES AVIONS GEANTS

Pétrograd, 7 octobre. — Le prince Boris Galitzine, qui fournit au gouvernement russe des avions géants, dément la nouvelle selon laquelle un de ces avions aurait été pris par les Allemands et leur servirait de modèle. Aucun de ces grands avions n'est tombé jusqu'à ce jour entre les mains de l'ennemi.

VAPEUR HOLLANDAIS COULE

Londres, 7 octobre. — D'après une dépêche du *Lloyd*, le vapeur hollandais *Texelstroom* a été coulé. Jusqu'ici on compte vingt survivants.

NOTRE OFFENSIVE JUCEE PAR UN OFFICIER ALLEMAND

Rotterdam, 7 octobre. — Le major Morath, le critique militaire allemand, écrit :

« Quel est le résultat de l'offensive franco-anglaise, qui dure depuis onze jours ? Nos chefs déclarent que, contrairement aux plans du général Joffre, cette offensive est un succès et qu'il ne peut même pas être question d'une victoire brillante. Cependant, il faut ajouter à cette déclaration que la grande lutte du front occidental n'est pas encore terminée. »

« La quantité énorme de munitions dont

FEUILLETON DE « L'ŒUVRE » du 8 octobre 1915

26

L'Araignée

du Kaiser

Grand roman drôlatique

PAR

G. de LA FOUCARDIÈRE

TROISIÈME PARTIE

MISERE EN PRUSSE

CHAPITRE X

Scène de ménage

Mais il revit aussi, par le souvenir, Anna Hazenatz empruntant la carte d'un des officiers prussiens pour y tracer des annotations.

— Tout à l'heure, tu leur as indiqué l'emplacement des troupes françaises ? demanda-t-il.

Anna eut un sourire plein de duplicité.

— Je leur ai donné de fausses indications, dit-elle... D'abord, il m'aurait été impossible de leur en donner de véritables ; je n'en ai pas vu plus que toi. Et puis, je n'aurais pas voulu faire quelque chose qui te déplût.

Valdès ne put s'empêcher de sourire. Puis, ayant réfléchi, il demanda :

— Tu n'as pas cessé, depuis le commencement de la guerre, d'être en relations avec les services d'espionnage allemands.

Où et quand leur fournissais-tu des renseignements ?

— A l'hôtel *Helvetia*, répondit franchement Marthe. C'est là que loge depuis trois semaines le colonel Regenschirn, chef du Service Spécial. C'est là que doit descendre le kronprinz.

— Le kronprinz ? répéta Valdès, sans comprendre.

— Oui... c'est le kronprinz qui se trouvait dans l'appareil aérien que nous avons rencontré...

— Dans l'appareil qu'ils m'ont volé ?

— Oui.

— Et c'est toi qui m'as empêché d'avoir le kronprinz ? C'est toi qui, au moment où j'allais le fonduer...

— Mon père était aussi dans l'appareil, Marde.

Valdès, d'un signe, rendit hommage au sentiment qui avait poussé Marthe à le maîtriser... Avec sa manie d'invention déformatrice, il imagina tout de suite une scène inattendue dans le *Cid* : Chimène empêtrant le bras de Rodrigue au moment où celui-ci allait percer son père d'un coup mortel. Ce n'eût pas été un épisode très couronné ; et puis toute la tragédie eût été à refaire.

Il demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Marthe ? Tu n'imagines pas que je vais te laisser continuer ton petit jeu ?

Et, en même temps, il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de Marthe. Celle-ci répondit :

— Je ferai ce que tu voudras, Marde. Je ne ferai plus rien en dehors de toi. Je t'aiderai dans tes projets. Je ne suis plus allemande.

— Tu seras toujours allemande, répondit durement Valdès. Ne m'as-tu pas encore arrêté, tout à l'heure, au moment où j'allais soudoyer ces brigands ?

— Ils t'ont relâché, et c'est moi qui les ai trahis. Ce n'aurait pas été... ce n'aurait pas été chic de les détruire tout de suite.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

— Ils ont été arrêtés, mais pas pour longtemps.

</